

Olivier Flourney

Métapsychanalyse, réalité psychique ou vérité psychique

Paru dans le Bulletin de la Société suisse de psychanalyse. Numéro 40, 1995.

Pour citer ce document :

Flourney, O. Métapsychanalyse, réalité psychique ou vérité psychique. In: *Bulletin de la Société suisse de psychanalyse*. N° 40, 1995.

http://www.flourney.ch/docs/Olivier_FLOURNOY_Articles_1995a.pdf

Métapsychanalyse, réalité psychique ou vérité psychique

Olivier Flournoy

La lune pour l'astronome est réelle, elle est réalité matérielle. La lune pour l'astronome est aussi phénomène psychique. Elle est objet de la représentation dont il est le sujet. Il doit alors s'en méfier pour que son psychisme ne lui joue pas des tours, fausse par exemple ses calculs sous l'effet de l'enthousiasme, le phénomène psychique prenant valeur de réalité matérielle.

Le rêve pour le psychologue est réel, réalité du récit quand il l'entend raconter ou se le raconter, il est aussi phénomène psychique, objet de sa représentation. Mais, quand psychologue ou astronome rêvent, il est apparence de réalité matérielle et perd son aspect de phénomène, il est réalité psychique ayant valeur de réalité matérielle.

La métapsychologie est théorie du fonctionnement de l'appareil psychique de l'astronome et du psychologue, elle coiffe phénomène et réalité psychique.

La psychanalyse, c'est l'analyse du psychisme, des faits psychiques. Le psychisme, ce sont les faits de l'esprit, les objets de la représentation dont le sujet est l'esprit. L'esprit pense l'objet, fait psychique. Mais on dit : je me représente un objet. « Me », pronom réfléchi, est alors l'objet-sujet de la représentation tout comme « un objet » lequel est aussi l'objet-sujet de la représentation. Esprit et fait de l'esprit sont inséparables... La représentation concerne les sujets-objets, aussi bien le sujet représentant que l'objet représenté. La métapsychologie concerne l'esprit en fonction aussi bien que la fonction de l'esprit.

Un analyste est psychanalyste d'un analysé, ce sont deux personnes réelles. Le discours les lie et les sépare, comme la représentation le fait de l'esprit et du psychisme, ils ont une relation interpersonnelle analyste-analysé.

Un analyste se représente (« se », pronom réfléchi, est alors le sujet-objet de la relation, l'analyste analysant) un analysé analysant lequel est alors objet-sujet de

la représentation. Il y a deux analysants, analysant les représentations qu'évoque et que cache leur discours, il y a relation inter-subjective entre ces deux sujets. C'est la réalité psychique de la psychanalyse, sa vérité.

Nous avons ainsi affaire d'une part avec une « réalité psychique ordinaire », échange de faits de l'esprit entre un analyste et un analysé. Et d'autre part avec une « réalité psychique vraie », échange de faits de l'esprit entre deux analysants, personnages de transfert inconscients d'eux-mêmes, et œuvrant à la découvrir. Entre deux analysants dont la vérité est l'Œdipe.

C'est à cette vérité psychanalytique que l'analyste pense – je le suppose – quand il parle de réalité psychique, c'est d'elle que l'analyste observateur dira qu'elle est fantasme qui prend valeur de réalité, et c'est d'elle que l'analyste en fonction pensera qu'elle est vérité : je m'apercevrai après coup qu'il était vrai que cet analysant me prenait pour quelqu'un d'autre, un analysant, sans qu'analyste, je l'aie su.

La métapsychologie théorise le fonctionnement psychique de la personne, elle répond aux critères scientifiques de base du chercheur, distance et objectivité, elle parle de l'inconscient et de la sexualité infantile. En ceci, elle concerne la réalité psychique de toute personne vivante et destinée à mourir. Le biologique prime sur le psychique. C'est ainsi que sa finalité concerne la mort, l'instinct de mort l'emporte sur l'instinct de vie, et que les besoins l'emportent sur les désirs : « On ne nourrit pas un affamé avec la lecture du menu » s'exclame Freud un jour. « Le besoin biologique de dormir transforme les rêves en complices du refoulement du désir », remarque Andreoli¹.

Le déplaisir renaît toujours des cendres du plaisir jusqu'à ce qu'il soit lui-même emporté par la mort.

Par contraste, la « **métapsychanalyse** »² que je souhaite devrait promouvoir la réalité psychique vraie, psychanalytique. La métapsychanalyse concernera le fonctionnement psychique des analysants, de leur relation inter-subjective. Sa finalité devrait alors concerner le plaisir du fonctionnement analytique, le plaisir de la découverte de cette relation de transfert en le disant. Le plaisir de déchiffrer le menu qui nous fait envie ou nous rebute sans être tenaillés par le besoin de nourriture, le plaisir de lever le voile jeté sur la complicité entre rêve et désir œdipien en évitant le piège de celle du besoin de dormir qui étouffe le désir. Et la mort, comme non-fonctionnement biologique, est alors l'affaire de l'analyste et de l'analysé. Le désir des analysants devient désir de démasquer le désir inconscient et les raisons de son refoulement, partage de la découverte des raisons du déplaisir, terreur de vivre l'Œdipe, inceste et homicide, épouvante de ses conséquences, castration, mort psychique. Les rêves, non complices du refoulement, deviennent des éveilleurs, des précurseurs du réveil pour éviter de tomber dans un sommeil de plomb synonyme de réalisation de l'Œdipe.

¹ Andreoli A. Défense de toucher ou la jouissance du dit. Réflexions sur le dernier ouvrage d'Olivier Flournoy. *Bulletin de la SSPsa* N° 38, 1994.

² Flournoy O. *Défense de toucher ou la jouissance du dit. Essai de métapsychanalyse*. Calmann-Lévy, 1994.

La psychanalyse, pour échapper au biologique, a eu également tendance, depuis un certain retour à Freud, à miser sur le tout psychique, faisant d'un fonctionnement psychique détaché de la personne un fonctionnement centré sur le seul langage à déchiffrer à partir de clés transcendant l'expérience. L'inconscient est structuré comme un langage, signifié, signifiant, etc. (cf. Lacan en France, Schafer aux USA). Quel que soit l'intérêt, considérable certes, de ces points de vue, la démarche a quelque chose de philosophique, se concentrant sur une seule langue de l'inconscient, transpersonnelle, universelle, en somme une novlangue œdipienne.

Ici aussi, une métapsychanalyse à visée ni biologique ni philosophique, fondée sur l'expérience partagée et visant au plaisir d'en découvrir le sens en le disant, me paraît mieux correspondre à la démarche psychanalytique.

Inutile d'offrir un menu aux affamés. Les besoins biologiques, lorsqu'ils deviennent criants, l'emportent sur les désirs. Tout compte fait, c'est le physique et ses besoins qui sont premiers, le psychique et ses désirs seconds. C'est là une appréciation scientifique et raisonnable concernant l'être humain en général, tout comme la métapsychologie qui promeut l'ancrage des pulsions, ces êtres hybrides, dans le corps et les sexes, avant qu'elles ne puissent prendre leur envol dans les sphères psychiques.

Pourtant, toute l'expérience de l'analyse dont nous parle Freud concerne le menu et pas la nourriture. Le menu placardé à l'entrée d'un restaurant nous informe d'une réalité immatérielle, sa composition, laquelle va nous faire saliver, nous laisser indifférents, nous dégoûter. Il évoquera des représentations conscientes ou inconscientes. Telle personne ne sait pas pourquoi la représentation de la poire la réveille, ou d'une crevette lui ouvre l'appétit, sans la moindre réalité matérielle à l'appui. Si ce n'est celle du menu affiché. Ce « si ce n'est » est pourtant capital. Sans lui il n'en serait rien.

Or le métapsychologue refuse d'en tenir compte. Seule la représentation, la projection de l'objet de la représentation sur le menu a son importance. Ce sont ainsi les rêveries et surtout les fantasmes inconscients qui comptent, lesquels risquent toujours d'être relégués au second plan si la matière nutritive vient satisfaire le besoin ou, absente, l'exaspérer.

Et pourtant, sans menu, il n'y a ni salivation ni dégoût. On se doit donc d'admettre que « quelque chose » passe du menu à son lecteur. Une projection aller et retour de la part du lecteur ne suffit pas pour conférer au menu sa spécificité. Mais voilà, l'idée d'un menu agissant, c'est au mieux de la parapsychologie comme les tables qui parlent au nom des défunts, les rêves qui prédisent l'avenir, la lune qui fait hurler les loups ou qui trouble les savants. Le menu nous envoie un message d'un restaurateur inconnu ou inexistant. Parapsychologie, folie, banalité...

En psychanalyse, l'analysé apporte le menu de sa séance à son analyste. En fait, il est sa nourriture, la réalité matérielle qui le fait vivre, et son discours en est le menu, secret, inconnu, qui va éveiller l'analyste lequel devra faire son choix :

Soit il est homme de science métapsychologue et traite le menu proposé comme symbolique d'un repas déjà prêt, sachant que le besoin de nourriture finira par l'emporter sur les désirs irréalistes de friandises.

Soit il est philosophe métapsychologue et traitera le menu proposé comme texte à déchiffrer, sa lecture seule suffisant à assouvir la faim. Dans les deux cas il évitera l'écueil de la parapsychologie ou de la folie. Et Pavlov n'y trouvera rien à redire, l'analysé est conditionné par un menu dont il ignore la teneur.

Soit enfin il accepte le fait que son analysé et lui-même s'influencent et qu'ils se proposent mutuellement des menus lisibles ou non, bons ou mauvais ; qu'il y a transmission de part et d'autre, inter-subjectivité non pas parapsychologique mais psychanalytique, non pas métapsychologique mais métapsychanalytique. Et pour que Pavlov n'y voie pas qu'une rencontre de deux êtres conditionnés, il faut ajouter cette étrangeté : le menu proposé n'est rien, ni affiché ni composé. Analyste et analysé ne vont en prendre conscience qu'au fur et à mesure qu'ils le découvriront en l'interprétant.

C'est là ce que certains appellent du psychisme, des sciences psychiques, ce qui fait si peur aux scientifiques. L'astronome craint que son « équation personnelle » n'influence la lune, mais n'admet pas de réciprocité. Le psychologue le craint pour les faits de l'esprit et tente de les dégager de ses propres représentations, tout en les expurgeant de l'influence que pourrait avoir sur lui le représentant de ces faits.

Le psychanalyste n'a pas ces craintes. Comme lui-même, l'analysé a une réalité extérieure qu'il reconnaît ne pas dominer et qui l'influence. Pour preuve cet analysé attendu à 9 heures et qui d'une manière totalement imprévue, incongrue même, arrive à 9 heures et quart. Comment nier l'influence de cet incident matériel insensé ? Et son analysé a aussi son psychisme : il a rêvé qu'il allait à sa séance à 9 heures et quart et il vient le raconter à son analyste. Ce rêve est phénomène psychique hors séance, et pourtant non dépourvu de sens de par l'actualisation de son récit, fait psychique inter-subjectif, une inter-subjectivité qui, elle, est dépourvue de sens sans le recours à l'interprétation qui en offrira un, rétrospectivement.

Sens latent du retard et du contenu du rêve. Ce sens deviendra la vérité psychique des analysants, vérité inter-subjective d'un inconscient aussi éblouissant qu'éphémère. Euridice...

Devinette de sphinx : qu'est-ce qui nous sera toujours inconnu et nous influencera toute notre vie ? Nos origines. Nous ignorerons toujours qui est notre mère. Cette femme qui assure l'être, nous devons la croire, sur parole, par amour,

par haine, à vue. Aucune preuve – film, ADN, etc. –, ne nous permettra de nous souvenir de notre naissance, si jamais nous nous la sommes représentée alors. Notre père, lui, est encore plus incertain. Notre croyance n'en sera que plus impérative. Il s'agira alors de foi, c'est bien lui, absolument. Étonnante certitude.

Peut-être est-ce là pourquoi le Dieu des grandes religions monothéistes est masculin. Les dieux, chez les polythéistes, peuvent être des déesses, on les croit sur parole comme les mères. Mais la valeur-foi serait réservée à la croyance en une origine paternelle...

Est-on psychanalyste freudien, y croit-on, avons-nous la foi? La question ne se pose pas vraiment du fait que Freud en tant que premier analyste peut être père et mère. Il nous suffit de croire à ses propositions, l'inconscient, la sexualité infantile, les résistances etc., ce qui sûrement n'est pas la même chose que de les « connaître » comme un savoir intellectuel. Cela demande un effort, une pratique de longue haleine, un véritable travail d'affiliation.³ La croyance en la psychanalyse freudienne reste alors ce qu'elle est, à mi-chemin entre le savoir et la foi, deux extrêmes à coup sûr redoutables.

La métapsychologie offre ici une intéressante hypothèse quant aux liens entre croyance et réalité biologique. Si la manière fantasmatique et inconsciente de se représenter la scène primitive prend une telle importance pour comprendre la personnalité du sujet, si le sujet y croit sans le savoir au point que, en analyse, elle est vérité psychique apte à donner la clé des difficultés, c'est que sa valeur serait redoublée par la simultanéité de la première satisfaction hallucinatoire du désir ignorant tout besoin. Il y a eu une vérité. Vérité originaire, issue d'une convergence entre ignorance absolue et satisfaction absolue.

Œdipe, en vérité, n'est né de personne.

D'où, pour certains psychanalystes, la satisfaction hallucinatoire du désir prendra valeur de réalité, et pour d'autres le fantasme de scène primitive valeur de vérité.

Avec Mélanie Klein les choses basculent. Il semble que son concept d'identification projective chercherait à théoriser l'inter-subjectivité. Le sujet procéderait à un double mouvement, projection instinctuelle sur l'objet-autre et projection de parties de son moi sur le même objet, lequel deviendrait sujet-objet de représentation tout en étant objet réel. Ainsi en est-il du nourrisson et de ses origines clivées, schizo-paranoïdes. Et, il faut le préciser, de sa mère, laquelle a été nourrisson et revit avec le sien cet angoissant clivage qu'elle a vécu jadis. Son nourrisson est alors aussi l'objet de ses identifications projectives. Ce serait là une manière de dire ce qui se passerait entre analysants.

Mais, en en faisant la théorie, les kleiniens se heurtent à un problème métapsychologique, ils généralisent : tout nourrisson est schizo-paranoïde, on doit l'admettre intellectuellement.

³ Caïn J. *L'incohérent, l'inachevé, le plaisir*. P.U.F., 1994.

Pour assurer une telle conception, il faudra procéder de manière complexe. Au niveau de l'expérience, si l'on veut que le nourrisson soit schizo-paranoïde, il faudra que l'analyste soit mère dépressive. Ce qui limitera singulièrement l'éventail contre-transférentiel. L'analyste-mère sera réparatrice et pourra être réparée. Soit. Mais pour ceux qui s'inquiètent du père, les choses se brouillent, cela signifie qu'ils ne sont pas kleinien ou plus précisément qu'ils n'ont pas été touchés par la grâce kleinienne. Autrement dit, celui qui est kleinien est un converti à la mère dépressive. N'est pas kleinien qui veut. Cela demande un acte de foi. Serait-ce alors là la trace inconsciente de l'héritage du père, victime de l'instinct de mort ?

C'est de la magie. Il y a transmission de pensée. L'analyste mère dépressive, forte de la foi en un père supprimé, va réparer son analysé nourrisson schizo-paranoïde et – inter-subjectivité – accepter qu'il la répare. Mais alors, pourquoi ne serait-ce pas une théorie métapsychanalytique de l'inter-subjectivité ? Vraisemblablement ce ne le sera pas car pour les kleinien (comme pour d'autres), magie, parapsychologie et science s'excluent mutuellement. Ainsi l'analyste se devra d'objectiver l'analysé comme kleinien, lequel devra reconnaître à son tour, en devenant analyste, que le suivant qui ne l'est pas encore use de l'identification projective. Raison et foi remplacent la magie, l'analysé n'a pas le choix.

Du point de vue de l'inter-subjectivité, une telle théorie aurait pu devenir un modèle métapsychanalytique de ce qui s'y passe, greffé sur la relation interpersonnelle. Mais là où le bât blesse avec les kleinien que j'ai connus (les choses changent), c'est que par souci « scientifique » tout est projeté sur l'analysé qui seul emploie le mécanisme d'identification en question. Le clivage se situe dès lors entre analyste-interprète et analysé-résistant, ou soumis, converti.

L'interprétation de cette croyance/foi en Mélanie Klein, de l'indispensable conversion au « kleinisme » et de l'omniprésence de la mère dans la théorie kleinienne, avec une prédilection pour les aspects agressifs et non libidinaux de la pulsion, devient désormais possible en comparant ces caractéristiques à l'hypothèse de la masculinité de Dieu, fondée sur la nécessité de croire au père, à défaut de preuves convaincantes.

C'est le père refoulé, dénié dans le système kleinien, qui revient en force, mais cette fois-ci sous forme de foi uniquement. On doit croire (retour du refoulé ou levée du déni du père) à la mère kleinienne si l'on veut soi-même devenir kleinien.

Si la réalité psychique est un concept psychanalytique, elle doit provenir de l'expérience. Sinon elle ne serait que concept psychologique objectivable, ou alors philosophique. L'expérience analytique mène l'analyste à se dire de son analysé qu'il prend ses rêves pour la réalité. Ce qu'il objective dans un souci de généralisation scientifique en retournant la proposition : les rêves agissent sur l'analysé

comme s'ils étaient réels. Mais cette objectivation implique la magie : les rêves deviennent des êtres agissants. Pour que sa réflexion soit d'ordre psychanalytique, ni objective ni magique, l'analyste doit effectivement considérer le rêve de l'analysé comme réalité agissante dans le contexte de l'analyse et, par conséquent, accepter que les siens le soient pour son analysé. Les deux analysants sont dans une situation telle que la réalité psychique leur est commune, inter-subjective. Le transfert en est une description unilatérale focalisée sur l'un de ses pôles, de même que le contre-transfert. Mieux vaudrait parler d'« intertransfert ».

L'analyste en fonction n'a comme toute référence réelle que la présence de son analysé sur son divan, et leur discours avec ses pleins et ses creux. Et c'est à ce niveau-là que se joue la réalité psychique. Le discours qui les réunit se passe sans contact physique, si ce n'est par le son, l'analyste peut même faire son travail les yeux fermés, et ce sont les paroles qui, comme des esprits, véhiculent du sens de part et d'autre, tout comme le rêve qui en véhicule à l'intérieur du rêveur avec ses images.

Le discours est ainsi rêve partagé, réalisé par le dire, entre les deux analysants, rêve de l'autre, rêve d'influence, désir et tentative de séduction, de satisfaction.

Pour le métapsychologue, les pulsions nécessitent un objet, elles sont d'ordre psychologique. Telles qu'on les vit en analyse, les pulsions ne nécessitent pas d'objet, elles exigent deux sujets. Un analyste mère transférentielle ne peut avoir d'analysé qu'enfant ou non de cette mère-là. L'échange inter-subjectif remplace alors le chacun pour soi de la métapsychologie.

Cet échange est métapsychanalytique, s'en distancer en l'interprétant, c'est retrouver la sécurité de la métapsychologie. C'est se mettre à l'abri de cette mystérieuse et pourtant si commune influence. Toutefois, si l'on veut bien admettre sa réalité dans l'expérience, il n'y a alors aucune raison pour ne pas penser que son effet de désagrément puisse se modifier en désir d'agrément, voire en agrément. Dans ce cas, l'aspect qualitatif d'une valeur commune s'ajoute au compromis économique de la métapsychologie. La « jouissance du dit »², débouché possible et occasionnel d'un discours psychanalytique, ou fonction de la découverte d'un sens partagé, signifierait qu'à ce moment-là, le discours de compromis biologique serait aussi un discours de valeur où les deux partenaires éprouveraient du plaisir au sein d'une concordance, jouissance psychique portée par la réalité du dit.

L'appareil psychique isolé, fermé sur lui-même, de la métapsychologie ne peut que s'influencer lui-même, si une telle chose a un sens. L'esprit et les faits de l'esprit refusent le dialogue. L'esprit est seul avec Dieu. Il parle, il lui parle, il converse et Dieu demeure imperturbablement silencieux. Dieu, objet de la représentation de l'esprit, est, mais il n'a aucune réalité extérieure, il n'existe pas, il ne dure pas, il n'est nulle part.

L'appareil psychique et son fonctionnement, c'est comme une aberration divine. Dieu l'a créé mais demeure sans voix, réduit à n'en être que l'objet-sujet.

Heureusement, en psychanalyse il n'en est rien. Si nous sommes réellement deux, nous sommes en vérité toujours seuls et plusieurs à la fois. De fait nous sommes toujours quatre, lui, moi, pas lui, pas moi. Et pour nous y retrouver, nous plaquons sur ce quatuor un trio, un fait de l'esprit, le trio œdipien. L'Œdipe, c'est alors la vérité de notre réalité, l'Œdipe devient notre réalité psychique d'analysants, cette folie qui sert à dire la folie, qui sert à se dire, qui sert à exorciser ce pour quoi l'on fait une psychanalyse.

Dire la folie, faire le fou, où est la différence? Dire, n'est-ce pas faire par le dire? Non, pas en analyse du moins. Dire la folie en la faisant faire par le trio œdipien, c'est là que réside l'espoir de la faire exister, de la réaliser comme réalité psychique par cette inexistante famille œdipienne.

Être fou en analyse en y vivant cette absurde réalité psychique laisse un espace d'existence, en dehors d'elle, pour vaquer à ses occupations.

Et trouver plaisir à le dire serait déjà, à l'intérieur de l'analyse, créer un espace d'existence à côte de la folie œdipienne.

La métapsychologie se fonde sur un *a priori* concernant les sciences exactes. Vouloir décrire avec précision le fonctionnement de l'appareil psychique est un vœux pieux. Freud le savait, lui qui n'a pas pu se débarrasser de la sorcière, alors qu'il caressait l'espoir d'une résolution mécanique, physico-chimique, des maux qui affligent l'humanité.

La métapsychanalyse parle de l'expérience psychanalytique sous l'angle des sciences historiques. Sans chercher à en réduire le sens à la mécanique, elle s'efforce de le comprendre après coup, tout en sachant que cette compréhension deviendra elle-même histoire à comprendre au fur et à mesure de son discours.